



Texte, contexte et culture

William F. Mackey

Volume 1, numéro 1, 1er semestre 1988

Traduction et culture(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037001ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037001ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mackey, W. F. (1988). Texte, contexte et culture. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(1), 11–20. <https://doi.org/10.7202/037001ar>

Texte, contexte et culture

William F. Mackey

L'une des grandes vérités de la théorie contemporaine de la traduction est que la signification de tout élément de langue dépend du contexte dans lequel il figure. Ce contexte s'inscrit dans le cadre d'une certaine culture, fondement de toute compréhension.

Pour bien saisir ce rapport, il faut d'abord préciser ce que l'on entend par «culture». Depuis longtemps, ce terme est utilisé à tort et à travers pour désigner ce qu'il y a de plus flou dans le panthéon des grandes abstractions populaires. On l'emploie pour désigner des éléments d'ethnicité, des niveaux d'éducation, des composantes de civilisation et des degrés de raffinement de goûts ou de mœurs.

Il n'existe donc pas de consensus sur ce qu'est la culture. Même si l'on exclut toutes les significations agricoles et physiques, il reste assez de positions divergentes pour alimenter de vastes débats avant même d'entrer dans le vif de notre sujet: les problèmes que pose au traducteur le contact interculturel. L'idée de culture intrigue depuis des siècles les penseurs les plus importants. Le grand poète anglo-américain T.S. Eliot y a consacré l'un de ses derniers ouvrages.¹ Il y a quelques années, un candidat au doctorat, voulant connaître la «vraie» signification de ce terme de culture avant de s'engager dans une recherche interculturelle, a fini par trouver quelques douzaines de définitions. Certaines étaient même mutuellement contradictoires. Selon quelques-unes de ces définitions, l'acculturation pourrait comprendre le repas d'un Occidental dans un restaurant oriental. Bien entendu, on ne peut guère créer des cours de traduction à l'intention des personnes qui fréquentent des restaurants chinois! Il doit y avoir autre chose.

1. T.S. Eliot, *Notes towards the Definition of Culture*. (Londres, Faber & Faber, 1962).

Pour bien cerner le concept de culture, il faut établir des distinctions entre culture individuelle et culture sociale, entre culture et ethnité et, également, entre culture et civilisation.

Dans la langue courante, on entend dire à propos d'une personne qu'elle a de la culture ou qu'elle est cultivée. Qu'est-ce que cela signifie exactement? La notion de culture ne renvoie pas, dans ce cas, à son apparence, à son niveau social ou économique, ni à sa race, mais plutôt à ce qu'elle a acquis grâce à son expérience personnelle, par ses études, ses lectures, ses voyages — bref, il s'agit du «contenu» de ses connaissances. Qui dit culture, dit acquisition. Ce que l'on acquiert — le contenu — décide du type de culture. Il peut s'agir de la culture française, par exemple; et cela n'est pas réservé exclusivement aux Français de l'Hexagone. Au contraire, la majorité des ressortissants de la francophonie n'habitent pas la France. Pour des millions de francophones de toutes races, de l'Afrique à l'Océanie, le français constitue la seule langue de scolarisation. On estime que le nombre de francophones de langue maternelle (80 millions) est inférieur au nombre de personnes des divers pays qui utilisent le français comme langue de culture ou langue auxiliaire (250 millions).² Certaines de ces personnes possèdent une culture française plus développée que celle du Français moyen.

Et cela nous amène à une distinction qu'il faut établir entre la culture d'une personne et la culture d'un peuple. C'est cette dernière signification, culture d'un peuple, que nous allons retenir. C'est l'idée de culture comme ensemble de connaissances, connaissances que possède un groupe social ou ethnique lui permettant d'identifier ses membres. Et par groupe entendons tribu, nation et même État-nation. En quoi consiste cet ensemble de connaissances? Il peut inclure les coutumes, la nourriture, le vêtement, l'habitation, l'histoire, le comportement social, les traditions orales, la littérature écrite et les croyances. (Rappelons que *culte* et *culture* ont la même origine latine, *cultura*.) Mais, avant tout, il peut comprendre une langue sans laquelle toutes les autres composantes perdent progressivement de leur authenticité. Car non seulement la langue est un moyen de communication, mais elle constitue la représentation de tout ce que les générations antérieures ont considéré comme digne de les représenter. C'est le découpage de l'univers opéré par les peuples qui a façonné toute culture. C'est pourquoi il est difficile d'être de culture française si on ignore le français. Mais non pas l'inverse: on peut bien posséder la langue française tout en ignorant largement les autres composantes de la culture hexagonale — histoire, littérature, musique, sculpture, institutions et

2. William F. Mackey, «Les Paradoxes de la francophonie», *Mémoires de la Société royale du Canada*, — 1986 (Cinquième série) tome 1 (Toronto, University of Toronto Press, 1987), pp. 107-122. Voir aussi David Dalby, «Languages of the World», *Atlas of Mankind* (Londres, Mitchell Beazley, 1982).

systèmes politiques. Certains peuples ont adopté une grande langue de communication comme langue de culture (le français, l'anglais, l'espagnol, l'arabe, l'allemand, le portugais et d'autres langues de grande diffusion). Dans les États-nations fortement dialectalisés, tels que l'Allemagne, l'idée de langue de culture (*Kultursprache*) est bien répandue.

Dans le passé, à l'époque des sociétés établies, les individus ne faisaient point de distinction entre ces différents aspects de la culture, puisque les coutumes, les croyances et la façon de s'exprimer formaient un tout dans le système de comportement individuel au sein d'un groupe, dont culture, race et tribu s'intègrent dans une identité indivisible.

Au cours des siècles, la migration des peuples et la révolution des moyens de communication ont fait apparaître que l'identité culturelle était, somme toute, un ensemble d'identités distinctes comprenant la religion, les coutumes, l'art, la littérature, la musique et la langue. Au 19^e siècle, la création des États-nations a eu pour effet de refaire de l'identité culturelle une identité nationale, de créer un peuple partageant la même langue et le même ensemble de connaissances. Mais après des guerres longues et nombreuses, l'État-nation a dû admettre à l'intérieur de ses frontières d'autres peuples pratiquant d'autres coutumes et parlant d'autres langues.

C'est ainsi que, dans l'État moderne, on peut avoir la nationalité d'un pays sans en posséder la culture nationale. On peut également appartenir à une ethnie sans en posséder la langue traditionnelle. Ici, il y a lieu de séparer l'idée d'ethnie de celle de culture, car on confond souvent les deux. Bien qu'il y ait plusieurs définitions de ce qui constitue une ethnie, elles se rejoignent toutes non dans l'idée d'une culture commune, mais dans l'idée d'association fondée sur une origine génétique commune.³ Il est vrai que les personnes d'une même origine génétique partagent souvent les mêmes coutumes, la même religion, voire la même langue. Cependant, les personnes qui partagent la même religion, ou la même langue, voire la même culture, ne sont pas nécessairement de la même origine génétique. Parmi des personnes d'origines ethniques très diverses, on trouve des catholiques et des protestants, des francophones et des anglophones, ainsi que des germanophones, des hispanophones, et j'en passe. Bref, n'importe quelle langue ou religion, ou autre composante culturelle, est susceptible de composer la culture de n'importe quelle ethnie.⁴

Toutes ces définitions d'ethnicité peuvent s'inscrire à l'intérieur de trois dimensions: paternité, patrimoine et perception, les trois P

3. William F. Mackey, «The Sociobiology of Ethnolinguistic Nucleation», *Politics and the Life Sciences* 4 (1985)1, pp. 10-15.

4. Wserolod Isajiw, «Definitions of Ethnicity», *Ethnicity* 1(2), pp. 111-124.

que peut comporter une ethnie. Ces trois dimensions sont aussi connues plus vaguement sous les rubriques de «race», de «culture» et d'«identité». Chacune d'elles ne revêt guère, pour chaque ethnie, la même importance.

Outre l'origine génétique commune, une ethnie peut donc se définir par un ensemble de traits culturels. Plus il y en a, plus l'ethnie est bien définie. Si, pour appartenir à une ethnie, il faut non seulement parler sa langue, pratiquer sa religion, se comporter d'une façon spéciale et traditionnelle, observer ses interdits, y compris peut-être celui porté contre l'exogamie, on exclut beaucoup de membres possibles. Par contre, si l'ethnie s'identifie uniquement par l'origine génétique, elle finit par inclure beaucoup de monde tout en diluant sa culture. Par exemple, des millions de personnes, sachant qu'elles possèdent du sang irlandais, fêtent la Saint-Patrice, mais la plupart sont incapables de comprendre un seul mot de la langue irlandaise.

Bien que l'ethnicité puisse inclure ou exclure des éléments spécifiques de culture, la culture n'englobe guère l'ethnicité. Il faut donc maintenir la distinction entre les deux concepts. Il en est de même pour la distinction entre culture et civilisation, concept qui désigne l'ensemble des institutions permettant à des êtres humains de vivre dans des sociétés complexes. Quand la culture comprend la langue, celle-ci fonctionne à la fois comme sa composante majeure et sa représentation totale. La raison en est que tout être vivant, y compris l'homme, vit nécessairement dans un cadre, un milieu, un «environnement». Pour y subsister, il lui faut inventer divers types de relations avec ce milieu, car ce dernier peut influencer sur lui, comme il peut influencer sur le milieu. L'environnement humain est divers et changeant; pour s'accorder avec lui, l'humain a élaboré un guide de comportement qui comprend la nourriture et le vêtement, la façon dont il se les procure, les outils et les techniques dont il se sert, les rapports qu'il entretient avec ses compagnons et ses compagnes, les institutions, les coutumes, les lois et les croyances qui lui permettent de s'entendre avec son voisin. Ce guide de comportement qui permet à l'être humain de traiter avec son environnement et tout ce qu'il comprend est en bonne partie acquis et retenu à travers des catégories conceptuelles issues de la tradition, dont la plupart peuvent se transmettre par le langage. Le langage fournit les formes acoustiques et visuelles par lesquelles ces catégories sont codées pour être utilisées dans la communication. C'est à travers le langage qu'on peut parvenir aux catégories conceptuelles, ce qui n'est qu'une façon parmi d'autres de grouper arbitrairement des objets, des événements et d'autres phénomènes, afin de pouvoir y penser et en parler.⁵

5. William F. Mackey, *Bilinguisme et contact des langues* (Paris, Klincksieck, 1976), voir chapitre 13, pp. 339-340.

La plupart des langues, par exemple, ont des catégories conceptuelles pour les trois formes (air, liquide, solide) de la substance essentielle à la vie, l'eau; mais toutes n'ont pas le même type ni le même nombre de catégories. Pour la forme solide, la plupart des langues européennes ne font la distinction qu'entre glace et neige. Les langues traditionnelles de l'environnement arctique distinguent par contre davantage de types dans leur code. En Terre de Baffin et dans le Grand Nord, la langue inuit a besoin de plus d'une trentaine de mots différents pour distinguer des types de neige et de glace, certains mots nécessitant de longues phrases pour être traduits dans une langue européenne. Les phénomènes «neige» et «glace» représentent des catégories conceptuelles plus riches dans la langue esquimaude de Baffin qu'en français, et sont codés à un degré beaucoup plus élevé.

Par contre, le basa, qui possède peu de mots pour désigner ce phénomène nordique en reconnaît des milliers pour représenter les réalités tropicales inconnues dans le Grand Nord. Il en va de même pour les couleurs: pour certaines cultures, deux ou trois suffisent; pour d'autres, une douzaine de couleurs de base sont nécessaires. Les cultures qui possèdent le même nombre de couleurs ne font souvent pas les mêmes découpages entre, par exemple, le bleu et le vert, ou le rouge et le jaune. En troisième lieu, ce qui est reconnu comme étant d'une certaine couleur dans une culture se voit attribuer une autre couleur dans la culture voisine. La couleur brune, en anglais, figure en français comme du gris, du jaune ou est indifférente selon l'objet (**brown paper, brown shoes et brown sugar**).⁶

Lorsqu'une langue codifie des catégories conceptuelles, un certain nombre de mécanismes se présentent à elle — mots, unités grammaticales (préfixes, suffixes et infixes, mots-outils), structure des mots et même intonation. Ces moyens que peut utiliser une langue pour représenter un contexte donné ne sont pas toujours ceux auxquels d'autres langues, devant le même contexte, vont faire appel.⁷

Alors que l'une des langues répond au contexte par sa grammaire, l'autre choisit un élément de vocabulaire. Alors que, dans l'une des langues, une modification de contexte correspond à une modification verbale, ce même changement appelle, dans une autre langue, un changement de phrase. Si, par exemple, la phrase **Hello, Mr. Martin** équivalait à *Bonjour Monsieur Martin*, il n'est pas dit que **Hello Stran-**

6. Jean Darbelnet, «la Couleur en français et en anglais», *Journal des traducteurs* 2 (1957), pp. 4-10.

7. William F. Mackey, «Bilingualism and Linguistic Structure», *Culture* 14 (1953), pp. 143-149.

ger se traduise par *Bonjour l'étranger*. La langue française exige plutôt une autre association verbale, du type *On ne vous voit plus*.

En revanche, alors que notre locuteur doit changer complètement de phrase dans l'une des langues, il ne s'agit, dans l'autre langue, que de modifier le ton d'une syllabe pour changer de signification. Bien que *Je ne travaille qu'ici* équivale à **I just work here**, la transposition de l'accent tonique vers le verbe en anglais (**I just work here**) nous oblige en français à reformuler complètement la phrase (*Ce n'est pas moi qui commande*). Ou encore, on peut déclencher une transformation analogue simplement par un changement d'intonation, **That will be the day** (*Ce sera le jour*) en **That will be the day** (*Ce n'est pas pour demain*). On peut même faire appel à plusieurs transformations différentes par un seul changement de ton. **Don't mention it** (*N'en parlez pas*), **Don't mention it** (*Je vous en prie, Il n'y a pas de quoi, De rien*). En somme, chaque langue réagit à sa façon au changement de contexte tout en restant prisonnière d'un plus vaste contexte — celui de sa culture, à l'intérieur duquel s'établit une hiérarchie où tous les autres contextes trouvent leur place.

Ce contexte culturel est le fruit de l'histoire. C'est pourquoi toute culture nationale est façonnée par les aléas historiques par lesquels est passé le peuple qui l'a pratiquée. À titre d'exemple, on pourrait citer des centaines de mots que des langues ont consacrés à des situations sociales perdues dans la vie quotidienne du passé. Ainsi, deux mots que l'aléatoire vestimentaire du début du 16^e siècle a légués à l'anglais. On achetait la dentelle à la foire (St. Audrey's Lace) et les chapeaux de luxe, on les importait de Milan ou en commandant chez des modistes milanais installés à Londres. La qualité inférieure des produits vendus à la foire (St. Audrey) a enrichi la langue anglaise du mot **taudry**. Et le fait que les modistes milanais à Londres y ont apporté leur métier a laissé le mot **milliner** en anglais pour désigner ce métier. Le vocabulaire, les idiotismes et les proverbes nationaux sont formés de ce tissu culturel façonné par le passé d'un peuple et exprimé par des catégories conceptuelles toujours renouvelées.

Ces catégories conceptuelles ne sont en aucune façon permanentes; elles varient dans le temps et l'espace. Des mots anciens disparaissent tandis que naissent de nouveaux. Des mots anciens deviennent des étiquettes appliquées à des concepts nouveaux, élargis ou différents. Des catégories conceptuelles peuvent revêtir une importance et des formes nouvelles à mesure qu'évolue l'environnement qu'elles reflètent. Les domaines les plus stables de l'environnement humain représentent les catégories les plus stables; les mots désignant les parties du corps sont plus stables que ceux qui s'appliquent au vêtement. Il est possible que des catégories conceptuelles utilisées dans une région changent lorsque les gens qui les emploient doivent eux aussi changer

de région. Le changement serait alors une mesure de la différence de milieu.⁸

Puisque toute langue est le produit d'une culture et, à la fois, sa plus importante composante, diverses cultures se servent des ressources de leur propre langue de façons diverses. Tout se passe comme si la langue choisissait ce qui est utile pour sa culture, en faisant abstraction du reste. Pour certaines cultures, il est important d'établir de nombreuses distinctions conceptuelles d'un milieu physique ou mental — distinctions qui se reflètent dans la grammaire et le vocabulaire ou dans d'autres catégories linguistiques. Le même milieu, pour d'autres cultures, n'appelle aucune distinction, aucune catégorie linguistique.

Il n'est donc pas surprenant que certains textes, dans une de ces langues, contiennent des catégories qui n'appellent aucun élément distinctif dans l'autre langue. En revanche, un élément de phrase dans une langue peut faire appel à de nombreux équivalents possibles dans l'autre langue. Comment le traducteur, face à plusieurs équivalents dans la langue d'arrivée, peut-il savoir lequel choisir? Uniquement par le contexte de la communication que l'auteur essaie de transmettre à ses lecteurs — ou ce que l'orateur veut faire comprendre à son auditoire.

Ainsi, à l'intérieur du contexte culturel s'exprime le contexte communicatif qui comprend un ou plusieurs contextes situationnels, au sein desquels les mots et les phrases trouvent leur sens.⁹

Le contexte de communication répond aux questions: *Quoi?* *Pourquoi?* et *Comment?*, tandis que le contexte situationnel spécifie *Qui*, *Où* et *Quand*.

Le *quoi* du contexte communicatif préoccupe depuis longtemps les spécialistes du vocabulaire et de la terminologie. Le sens des mots dans un texte sur la navigation, par exemple, n'est pas toujours le même que le sens des mots dans un texte de droit. Une conversation avec un voisin n'appelle pas les mêmes termes qu'un entretien entre deux spécialistes.

Le *pourquoi* du texte communicatif n'est toutefois pas toujours évident. Le véritable but du texte peut être de persuader, d'informer, d'avertir, de divertir, d'inspirer — ou encore correspondre à plusieurs de ces fonctions. Il arrive même souvent que le *pourquoi* de la

8. William F. Mackey. «Concept Categories as Measures of Cultural Distance», *Man, Language and Society*, éd. par Samir K. Gosh (La Haye/Paris, Mouton, 1972), pp. 134-168.

9. William F. Mackey. «Pragmalinguistics in Context», *Die Neueren Sprachen* 34 (1978), pp. 194-224.

communication se résume à l'acte de communication. C'est le cas, par exemple, pour les salutations et certaines conversations que l'on entend à des réceptions et à des vins d'honneur, fonctions que Malinowski, le grand anthropologue anglo-polonais, a identifié comme «**phatic communion**». Depuis quelques années, la classification de ces motifs, y compris les conditions et les expressions touchant certains actes de parole tels que les promesses, les félicitations, les avis, les salutations et ainsi de suite, occupe les linguistes.¹⁰

Troisièmement, le *comment* du contexte touche la langue parlée et la langue écrite de diverses façons. Il s'agit en partie de ce que l'on appelle les genres, théâtre, poésie, roman; mais aussi les rapports techniques, les testaments, les ordres du jour et quelques autres. Les expressions permises au sein d'un genre varient d'une langue à l'autre. Par exemple, à la fin d'un compte rendu: *la séance a été levée à 17 h / Adjournalment: 5 p.m.* Ces divers genres ont également, depuis quelques années, fait l'objet d'études de classification.¹¹

Dans chacun de ces contextes (le *quoi*, le *pourquoi* et le *comment* de la communication) existent diverses situations selon la personne, le moment et l'endroit — les *qui*, *quand* et *où* des contextes situationnels.

Qui: Le contexte personnel varie selon le rôle, l'attitude de l'interlocuteur à qui on a affaire et le rapport que l'on entretient avec lui. La diversité ainsi que l'intensité de ces rapports varient d'une culture à l'autre. Pensons, par exemple, à toute cette gamme de rapports subtils qu'il faut avoir à l'esprit pour bien terminer une lettre en français.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Croyez, cher collègue, à l'assurance de mon entière collaboration.

Je vous prie, cher ami, de recevoir mes salutations les plus cordiales.

Et bien d'autres expressions figées sont possibles, avec toutes les permutations et combinaisons possibles — parfois impossibles. En anglais, la gamme est beaucoup plus restreinte (**Yours truly, sincerely, cordially...**)¹².

Il faut également prendre soin de maintenir le même rapport à travers le texte. Cela varie également selon la langue et la culture.

10. Jane Ure, «Practical Registers», *English Language Teaching* 23 (1969), pp. 107-114.

11. Michael Gregory, «Aspect of Varieties Differentiation», *Journal of Linguistics* 3 (1967) 2, pp. 177-274.

12. Roger Brown & A. Gilman, «The Pronouns of Power and Solidarity», *Style in Language*, éd. par T.A. Sebeok (New York, Wiley, 1960).

Alors que, en français, un *Cher Paul* est plutôt réservé aux intimes, l'équivalent anglais (**Dear Paul**) ne l'est pas. Une lettre qui commence en français par *Cher ami* est une lettre personnelle; l'équivalent anglais (**Dear Friend**) est plutôt impersonnel. Certaines langues, comme le japonais, insistent sur le maintien des règles qui régissent la manière de s'adresser à diverses personnes selon le rapport que l'on possède avec elles — père-fils, élève-maître, collègues, amis, etc.

Ces derniers rapports interpersonnels se modifient dans la langue par la présence de diverses attitudes. Quelle attitude adopter vis-à-vis de quelqu'un dans telle ou telle situation? Comment, par exemple, rendre en français les nuances des diverses réponses qui figurent dans ce texte anglais, traitant des réactions d'un jeune homme qui vient de se trouver un emploi. Il s'agit d'un poste dans une école anglaise pour lequel le directeur, Dr. Stack, vient d'engager le jeune Leonard en le priant d'en avertir le secrétaire de l'agence.

Leonard was endeavouring to formulate the results of his parley with Dr. Stack. *I've got the job.* — No, that would do for at home. *I've been taken on.* — Sounded like a dock-labourer. *I've been engaged.* — That was not quite the thing either. The clerk came to his rescue, and made further verbal experiments unnecessary. *Did Dr. Stack offer you the post? What figure did he mention?*¹³

Il est patent que les relations interpersonnelles ne sont pas réglées de la même façon dans chacune des cultures.

Où: En second lieu, le contexte fournit le cadre dans lequel l'action se passe. Autrement dit, il s'agit de savoir où le texte s'insère comme acte de communication. Cela fait aussi partie de la situation. Certaines langues possèdent des expressions réservées à certains lieux. En français, au téléphone, on peut dire *Je vous passe Paul*; en anglais on dit, non pas **I'm passing you Paul**, mais **Here's Paul**. En anglais, on peut utiliser l'affiche **Do not enter** pour les édifices, les bureaux, les rues et les routes. En français, certaines affiches analogues sont réservées à des situations extérieures, par exemple (*Sens interdit*) dans le cas de rues; d'autres à l'intérieur, par exemple (*Défense d'entrer*) pour les salles et les bureaux.

Quand: Enfin, il y a les variations temporelles du contexte. Le moment choisi pour s'exprimer d'une façon ou d'une autre est parfois chargé de signification sociale. Que dit-on en entrant, en sortant, en prenant congé de quelqu'un? Cela varie d'une culture à l'autre. Il est même important de savoir s'il ne faut rien dire dans une situation donnée. S'il faut s'exprimer, il faut savoir quand et comment le faire.

13. Paul Selver, *Schooling*, (London, Jarrolds, 1927), pp. 20-21.

William F. Mackey

En anglais, par exemple, il n'est pas d'usage de souhaiter un bon appétit à son invité. En français et en allemand, c'est une politesse courante. Il n'est donc pas surprenant que *Bon appétit* et *Mahlzeit* n'aient pas d'équivalent en anglais. La culture japonaise est encore plus exigeante. Si l'on vous invite à manger, le *Itadakimasu* de l'invité est de rigueur, sans quoi les convives attendent toujours avant de commencer le repas.

En somme, les rapports essentiels d'une langue sont ceux qui existent entre la forme linguistique et la fonction langagière dans un contexte donné et à l'intérieur d'une culture définie. Dans tout texte les *quand*, *où* et *quoi* de la situation déterminent le choix d'un élément de langue plutôt qu'un autre. Il dépend au préalable du *quoi*, du *comment* et du *pourquoi* du texte. Toute cette dépendance est assujettie, à son tour, aux contraintes de la culture dont la langue est à la fois une composante et le réservoir — monument commun et cumulatif de générations innombrables.

Université Laval
Centre International de Recherche sur le Bilinguisme